

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	62 (1924)
Heft:	19
Artikel:	Onco Guemeiao lo Capon : tatazenelhie ein Amérique, deçando
Autor:	Suzette
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-218744

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES CHATEAUX ROMANES



LE CHATEAU DE SURPIERRE

MAISON de chasse des rois de Bourgogne, cette propriété fut successivement inféodée aux sieux de Surpierre : Nanthelme, de Cossenay, d'Estavayer, de Grandson, etc.

En 1535, époque de la conquête du pays de Vaud, Reynaud, donzel de Romont, en était le châtelain.

Les Fribourgeois approchaient de Surpierre. Un capitaine bernois, après la prise d'Yverdon, accourut avec quelques soldats pour prendre possession du château.

La fureur des Bernois fut grande lorsqu'ils apprirent que Fribourg, sans avoir encouru les périls de la guerre, revendiquait Surpierre et Vevey. Ils insistèrent pour que Jean III de Gruyère leur fit hommage.

Ensuite de hautes interventions, Berne reçut le Pays d'En-Haut».

A Fribourg, échut Vuissens, Attalens, Vaulruz, Surpierre. Vevey demeura baillage bernois.

Toutes les familles nobles, anoblies ou ennoblies du pays de Fribourg ont fourni de leurs ressortissants pour gouverner la seigneurie de Surpierre.

— A l'histoire de Surpierre, se rattache l'un des quatre miracles admis au procès de béatification du Bienheureux Père Canisius.

Le manoir et le village primitifs étaient bâtis plus bas et plus à l'est que le château actuel ; ils furent la proie des flammes.

Un cordon de murs lézardés qui furent des remparts, courrent le long de la falaise. Une tour qu'on devine exhibe encore son quadrilatère en ruines, un terrain très morcelé signale l'emplacement du vieux Surpierre.

Le visiteur avisé voit encore la forte muraille, les portes fortifiées, le pontlevé, les fossés protecteurs.

Aujourd'hui un pont voûté conduit au castel. La cuisine est ornée de cuivres magnifiques et d'antiques aiguilles ; la salle à manger, vaste, comme au temps des « conrey » montre encore sa grande cheminée où chaque année encore flambent les grosses bûches de Noël. La salle des chevaliers est intacte.

Quand la cloche de l'Angélus détaillait son hymne au Créateur, le passant évoque le temps où troubadours et ménestrels sonnaient du cor, comme pour montrer patte blanche.

Poètes, musiciens, chanteurs, ils glorifiaient les maîtres de céans.

Leurs poèmes, langoureux récitatifs, ont longtemps formé la somme musicale de nos populations de la Bourgogne transjurane. Ces pièces, en prose ou en vers, demeurent les premiers documents de notre littérature française.

Pastoureaux et pastourelles dansaient au son du chalumeau, répétant en chœur les gais refrains relatant les hauts faits d'armes des nobles seigneurs. Lors des tournois, les accents guerriers de leurs instruments primitifs s'alliaient au choc des épées qui se croisaient dans la grande salle d'armes.

A l'époque des « conrey », leur musique en diabolée transportait la populace jusqu'au paroxysme de la folie, alors que coulaient à flot les vins généreux des coteaux que baigne le bleu Léman.

Du château de Surpierre, la vue est splendide. La Broye, paisible rivière, déroule un long ruban gris-bleu. A droite, à gauche, des prairies, des champs qui dorent les céréales magnifiques ; des villages enfouis dans les vergers, ici, là des clochers séculaires, points de ralliement de nombreuses générations qui se sont succédé ; en face, le château de Middes qui sommeille sous les grands arbres ; et puis, le bois de la Cigogne, de Thibaut, dominant le plateau de Manens-Grandsivaz ; au fond, de hautes cheminées signalent la ville industrielle qui fut la cité de Berthe ; à l'horizon, le Vully domine le lac historique de Morat et celui de Neuchâtel qui baigne le pied du monotone Jura.

Au nord, au pied des murailles du château de Surpierre, s'ouvre le gouffre du « Creux de Cuvas », gorges profondes de plus de 150 mètres, où le ruisseau de Surpierre bondit en blanches et gracieuses cascades.

Sur les rochers escarpés, des buissons touffus, des pins rabougris, des bouquets de hêtre, de bouleaux...

Chaque année, une famille de chevreuils visite ces lieux solitaires.

Au bord du ruisseau, près de la chute, sous la chênaie, la biche gracieuse, se mire dans l'onde claire ; le faon folâtre dans les genêts ; le mâle, inquiet, de son œil fauve, semble reconnaître ce vieux castel ; il croit entendre encore la meute cruelle ; il craint peut-être les nemrods du chef-lieu : agréables visiteurs, ne craignez rien, un garde habile veille à votre conservation !

L'ancienne église paroissiale se trouvait à l'entrée du bois des « Meules ».

La petite chapelle de « Notre-Dame des Champs », rappelle le souvenir de ce sanctuaire qui a vu dans son enceinte les pieux fidèles de toute la contrée fribourgeoise et vaudoise.

La nouvelle église de Surpierre possède l'autel, les cloches et d'autres témoins encore des temps anciens.

Lecteur, quand le hasard vous transporterà dans cette intéressante région, prenez quelques instants pour visiter le vieux manoir encore debout.

Un concierge sympathique aura grand plaisir à vous détailler tout ce qu'il sait de « son château ».

Et puis, avant de courir à Villeneuve par les « Roches », reposez-vous quelques instants sous le peuplier : admirez le panorama, fixez dans votre mémoire les grandes lignes du fier donjon.



ONCO GUEMEAIAO LO CAPON

Tatazenelhie ein Amérique, deçando.

Monsu lo Conte,

VO z'é de lái a quauqué senânné, que lo Grand-Guemaia, lo chèfe dái Títacarrâa, l'é devenu Guemeia lo Capon, po cein que s'est einsauvâ quemet 'nna ratta quie l'arâi oiu : « Miaoù », derrai li. Cein sé passâve ein 18, et nion né savai cein quie fasai sti gaillâ. Po dere la vretâ, tsacon l'étaï bin déseincoulliâ et nion ne lo regrettâve.

Mâ, vaïque l'autr'hi, m'n'hommo, Djan-Abram, me fâ dinse :

— Accutâ-vê, Suzette, noutron pique l'é trâo vilho po teri la carriôle. Mé vû en atsetâ on dzouveno. Té faut veni avoué mé tsi lé Mormons. L'é oiu dere quie, proûtsé dé lau vela, démorâve on maquignon que veind dâi tsevau d'ataque. Mé vû alla guegni tsi clli lulu.

L'ai a grand teimps quie i'aré vollhiu vêre clliau Mormons, et no vaïque binstoit via.

Apri quâûque z'hâore, no sein arrevâ tsi lé Mormons. Lo maquignon l'avai son étrâblio dein la tserraïre, déveint quie d'enârde dein la vela.

Adon, no z'a fallhiu décheindra proûtsé dé l'étrâblio et lo valet dâo maquignon l'é z'alla quri son patron. Stisse l'é arrevâ, mâ vo z'arai falliu vêre cein : L'étaï tot frusquâ dé bllian : onna granta roclôre, onna carlette, dâi tsausse quie passâvant la roclôre, dâi solâ, tot l'étaï bllian, et biaû bllian quemet se sallie sâi dè la bujâ. Mimameint lo bocon dé pantet quie passâve assebin la roclôre pé devant, — lo plastron — resseimblâve à stisse de Monsu lo Menistre, l'é demeindze dé coumenion.

Mé, guegnino lè ge de sti bllian-bllian, et mé peinsâve : « N'é pâ lo premi dzo quie ié vu clliau get et clliau fremoûsse. » Et Djan-Abram se peinsâve dinse assebin. Mâ, vaïque l'âotro quie no preind l'é man ein faseint :

— Vo mè recougnâite pas ? Sû lo Grand-Guemeia dâi z'âotro iâdzo, ora, ie su lo frâre Djé-

dion. Iè coumeindo binstoùt tì lé Mormons. Su retso, su bon, su conteint dé mè !

Cein no z'a copâ lo subliet à ti lè doù. Djan-Abram ne poâve rein repipâ, et obliâve mimamente quie volliai atsetâ on pique, ein guegneint sti bâgrov dé Guemæao lo Capon quie n'avâi rein vergogne de tot cein quie l'avâi fé de mâu tsi lè Pi-Rôdo. Babelhiv tot solet quemet se l'avâi vretâbliameint tsandzi dé pâi et quemet se lo frâre Djédion l'étai asse bllian dé concheince quie dé frusque.

— Mâ, fâ Djan-Abram quie pregnâi on bocon s'z'esprît, è-te veré quie, tsi lè Mormons, pllie quauquon l'è bon, pllie l'a dè fenne ?

— Oï, grâce ào ciet, l'è dinse ! No z'ein 'nna biblia rein quie por no, io l'è de quie lè fenne sant 'nna bénédicchon dâo Seigneu.

— Adon, Monsù Djédion-Guemæao, vo z'ein âi duve, trè, âo bin quattro ?

— L'ein é 'nna bouna dozânnna, oï, mè brâve dzeins, sù binhirâo, oï, ma faî, binhirâo !

— Mâ, mâ ! Est-te possibllo 'nna dozânnna dé fenne dé s'arreindzi dein lo mâmô hôtô, avoué on hommo à sé partadzi ? M'einlévine se ti lè dzo n'ein dusse pas ein avâi iena d'êertya.

— Vu vo z'esspliquâ la manicle : Ma fenna nimero ion, L'ermine, l'a lo coumeindameint su lè z'aotre, là m'a bailli si valets asse biaû que lau père. Lo nimero dou l'a été mariaie po governâ la marmaille, rapetassé lè z'hardé et fère la buie. L'a de oï por cein l'a rein à repipâ. Lo nimero trè l'a de oï po fère lo medzi, po lè dzeins et lè bête, l'è 'nna pourra pernette totta conteinte d'itre ào tsaf et d'itre Madama Djédion 3. Aprî cein, lè z'einfants, l'a falliu 'nna gouvernante po leu z'apprêindré lè balla manaire. Adon, iè zu la permechon de mé maria onco on iâdzo, avoué lo mimero quattro.

Aprî, m'a falliu on pucheint courti po tota clilia marmaille. Lo mimero cin l'a zù prâo d'ovrâdo sein peinsâ à trevougnî la tignasse ài premire. Lo mimero sì l'a zù à fabrequâ lè forðâ, lè gredon, lè tsausse, tant què pâo dzoâtre. Lo mimero sât appreind ào felhie à rollhi sù lo piano et à tsantâ pé lo môtî, et dinse tant qu'à la dozânnna. Volliai-vo itre dònture, mé z'amis ?

Iè trevougnî Djan-Abram pé la mandze, et iè de :

— Dépâtsein-no dé no z'ein allâ ! No sein pardine onco bin trâo croutie po démaorâ tsi yo. Né vù pâ pertadzi m'n hommo avoué 'nna beïnda dé galavarde.

— Et noutrou pique ?

— Lo vilhio l'è onco prâo bcn po no reinmenâ tsi no. Allein ! via !

Et no sein parti.

Avouè respect.

Suzette à Djan-Samüet.

Bien de ce temps-ci. — La scène se passe en tramway. C'est midi et toutes les voitures sont prises d'assaut.

Une dame très élégante, couverte de fourrures, pénétre à l'intérieur d'une voiture où toutes les places sont occupées. Elle jette partout des regards mécontents. Galamment, un monsieur se lève et cède sa place à la bonne dame qui, sans un mot de reconnaissance, s'assied.

Puis, le complaisant voyageur ayant passé sur la plateforme arrière ouvre de nouveau la porte et s'adressant à celle qui l'a remplacé sur le siège :

— Vous avez dit, Madame ?

— Je n'ai rien dit !

— Ah! pardon, j'ai cru que vous aviez dit «merci» !

LAUSANNE DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLES (Suite.)

Le Conseil exerçait son contrôle sur les autres commerçants de la ville et réglementait les ventes ; en 1705, il punit d'amende la vente des oranges et des citrons sans autorisation ; il interdit d'acheter hors de ville du vin pour en faire du vinaigre. Dès 1712, existe une « commission des boutiques », de trois membres, qui luttent contre les accaparements et les prix surefaits ; elle demande l'abaissement des denrées ; elle interdit aux pêcheurs d'Ouchy de vendre leurs truites hors de ville ; elle fixe le prix du

pain ; elle réglemente jusqu'à la vente de la poudre... à poudrer, dont, il faut le croire, les Lau-sannoises de 1726 usaient abondamment. En 1757, elle permet aux frères Anger et André Montant, de Gênes, négociants en confitures, fleurs et essences, d'établir en ville une boutique ouverte.

En 1368, le plaid général mentionne une grande foire de trois jours qui se tenait en octobre, à la rue de Bourg : seuls les propriétaires de maisons de cette « bannière » (quartier) avaient le droit d'y tenir des étalages. Le 16 octobre 1461, l'évêque Georges de Saluces octroie à la Ville, trois nouvelles foires. La foire de 1586, fut très brillante. On mit sur pied une troupe d'arbalétriers, des tambours et des fifres, qui parcoururent la ville avec des torches allumées. Les éventaires se trouvaient à la rue de Bourg ; le blé se vendait à la Palud ; les châtaignes et le fromage à St-François, et les bêtes au « Grand plat de Monthenon ». Le marché se tenait à la Palud et au Pont, le samedi ; il s'étendit peu à peu à d'autres rues et places.

La police des rues au XVI^e siècle visait surtout à assurer la tranquillité aux habitants. Le Conseil interdit la sortie en masque, le port de poudre d'arquebuse pour brûler et faire feu par les rues comme de nos jours on interdit les pétards, le chant de chanson déshonnête, la circulation dans la ville après la retraite, sans lumière, sans chandelle ou « lanternelle » ; les aubades de nuit. Les portes des maisons devaient être fermées dès la nuit tombante, « afin que malheur n'en arrive ». En 1658, défense est faite « de battre le grain avant le jour ». Les portes de la ville devaient être fermées depuis 8 ou 9 heures le soir jusqu'à 4 heures du matin. A cause du « tintamarre » des chars, ceux-ci ne pouvaient pas entrer en ville du crépuscule à l'aube. Les « bourriques » des meuniers devaient être attachés aux boucles derrière la Maison de Ville. En fait, la police était exercée, la nuit par des guets. Lausanne comptait, en 1567, dix guets ; en été, ils commençaient leur service à la cloche de 9 heures du soir et le cessaient à la cloche de 3 heures du matin. Ils se relayent à minut. Il y avait les « guets de terre », pour les rues, et les « guets de clochers » qui veillaient sur les tours de la cathédrale ou de St-François. Les guets de terre étaient armés d'une pique ; ils parcouraient les rues en criant : « Réveillez-vous, Réveillez ! Bonnes gens qui dormissez — Et priés Dieu pour les trépassés. » En 1564, cette vieille coutume fut jugée « chose ridicule, vainue, frivole, superstitieuse, contre Dieu et ses ordonnances », et supprimée. Au XVII^e siècle, le nombre des guets de terre est réduit à six : deux pour la Cité, deux pour la Palud, deux pour les bannières de Bourg et du Pont. Le règlement de police devint, au XVIII^e siècle, plus sévère encore, on ne peut colporter et crier sa marchandise en ville ; on ne peut tendre d'arbre en arbre, sur les places des cordeaux « lessives » : chacun, s'il en voit, a le droit de les couper. On ne peut ni tirer des coups de feu, ni faire partir des fusées ; on ne peut plus jeter du bois du galetas dans la rue ; les tonnelles et berceaux de verdure empêtrant sur la voie publique doivent être enlevés ; les jeux, en particulier le mail, sont interdits sur les places et promenades le samedi tout le jour, le reste de la semaine dès cinq heures du soir.

A côté des guets, on trouve, au XVI^e siècle, le premier embryon de notre moderne agent de police, le « chassefol », « patifou » (de Bettel-vögte, agent qui, à Berne, répartissait les aumônes) qui aux XVI^e et XVIII^e siècles, prennent le nom caractéristique de « chasse-coquin ». En 1563, le « chasse-fol » porte un habit aux couleurs de la ville ; il est armé d'un bâton ; il a pour consigne de faire sortir de la ville, les pauvres, bêtistes et coquins étrangers, après leur avoir donné la passade ; la nuit, de les conduire à l'hôpital pour les abriter et les chauffer ; d'assister à toutes les prédications pour chasser du temple les chiens et les pourceaux ; d'empêcher

que les chiens n'entrent dans les temples pendant les saintes prédictions, ou qu'on y mette des tonneaux ou autres choses. Au XVIII^e siècle, ils sont logés sous la Madeleine. Ils ont un justaucorps aux couleurs de la ville. Ils doivent curer les criblets et aller à tour de rôle au prêche du temple de St-François pour chasser les chiens et empêcher que les enfants fassent du bruit. En 1678 et en 1723, le bourreau est chargé de tuer, *tous* les chiens qu'il rencontre.

En 1749, les chasse-coquins sont supprimés. Ils sont remplacés par « un sergent » entendant l'allemand et le français et sachant écrire. Ce sergent a sous ses ordres quatre « fonctionnaires » propres au service, bien armés et portant des habits bleu d'ordonnance. Deux de ces « fonctionnaires » circulent par la ville, veillent sur les mendians et les voleurs, visitent les hôtelleries ; deux autres montent la garde à la Maison de Ville. C'est l'origine de la police municipale actuelle.

Le dimanche était respecté : défense d'ouvrir les boutiques durant le culte ; des rondes spéciales sont faites par les guets pour y veiller ; défense est faite, sous peine de confiscation de vendre du lait pendant les « presches ». Au XVIII^e siècle, on tendait autour des temples, pendant le service divin, pour arrêter la circulation des voitures, les chaînes qui, au XVI^e siècle, servaient de moyen de défense et barraient les portes.

Le service du feu était fait aux XVI^e et XVII^e siècles par les guets de la cathédrale et de St-François. Il laissait fort à désirer ; les grands incendies qui ravagèrent Lausanne à cette époque en sont la preuve. Certaines mesures de précaution étaient cependant prises : en 1647, le Conseil interdit aux charretiers d'aller aux étables avec chandelle sans lanterne. Chaque maison devait avoir en réserve une certaine quantité d'eau. Les « fourniers » ne pouvaient donner du feu pendant la nuit et seulement à ceux qui avaient des récipients couverts. En 1728, on fait démolir les cheminées en bois qui existent encore. La pompe à incendie est mentionnée la première fois en 1652. En 1663, sont acquises trois pompes et « seringues » ; l'une fut logée à l'arsenal, la deuxième à la rue de Bourg, la troisième à St-Laurent. On commanda des échelles et des crochets ; on désigna des hommes chargés de leur service et un règlement fut élaboré. En 1726, et en 1728, l'été étant très chaud le Conseil exigea que des tinots pleins d'eau fussent disposés devant toutes les maisons. On fit dans le Flon des barrages (enclos, lisez écluses) pour retenir l'eau. Après l'incendie de la Grotte, en 1747, les « seringues », tuyaux et crochets furent remis en état et complétés. En 1755, pour avoir de l'eau en suffisance, on créa, sous l'Hôtel de Ville, un étang alimenté par l'eau du Flon.

Le tailleur chinois. — Une femme à son mari :

— Ton habit ? dévoré par les mites... Ce n'est plus une queue de morue, c'est une brandade ! Mais je connais un stoppeur.

— Qu'il ne fasse pas comme le tailleur chinois...

— Quel tailleur ?

— Une vieille histoire : un jour, un consul de France devait assister à une cérémonie impériale, à Pékin. Il devait étranner un habit, apporté de Paris, et d'une coupe impeccable. Mais au moment de l'endosser, son domestique le lui montra... hélas ! avec 50 trous, autant que le mien. Désespoir du consul. Un mandarin de ses amis lui dit :

— Je connais un tailleur, incapable certes de créer un habit comme le vôtre. Mais il est cependant d'une prodigieuse habileté et vous en fera un identique. Le consul alla trouver le tailleur qui, en effet, accepta de confectionner un habit exactement pareil.

— Cela vous coûtera 250 fr., dit-il, et quatre jours me seront nécessaires, car il y a du travail. Quatre jours après, le Chinois ponctuel rapporta l'habit qui lui avait été commandé.

— C'est l'ancien que vous me rapportez ? s'exclama le consul.

— Non, non, c'est bien le neuf... ils sont tout à fait semblables. Celui-ci a 50 trous comme l'autre, et même ce sont ces satanés petits trous qui m'ont donné le plus de mal à faire !